

Avant-propos

Jacques LOMBARD

Président du Comité Technique de Sociologie O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75003 Paris

Les projets de développement rural visent tantôt l'amélioration des systèmes de production, dans le cadre plus ou moins traditionnel du village et de son terroir — il s'agit alors surtout d'aménagement —, tantôt au contraire ils affectent l'ensemble d'un groupe, par les changements démographiques, économiques et sociaux qu'ils impliquent — ils sont créateurs de mobilité, tant par les transferts de population qui les caractérisent que par les possibilités de différenciation sociale dont ils sont facteurs. Les opérations de colonisation nouvelles entrent dans cette seconde catégorie. Elles ne modifient plus un ensemble donné, mais créent véritablement de nouveaux milieux sociaux, qui se révèlent par leur dynamisme beaucoup plus riches à l'observation sociologique. Les huit articles qui suivent sont consacrés à des opérations de colonisation nouvelles, colonisation résultant partiellement ou quasi-totalement de transferts de population dans des zones de faible densité. Bien qu'intervenant dans des régions différentes, depuis les terres fragiles de la savane jusqu'aux terroirs encore relativement épargnés de la forêt, toutes ces opérations ont pour objet de promouvoir des cultures marchandes, comme le souligne A. SCHWARTZ dans sa présentation, en association plus ou moins équilibrée avec la production vivrière. Colonisation qui tend bien souvent à privilégier ces cultures spéculatives, comme l'arachide dans les Terres-Neuves sénégalaises, ou le cacao sur les versants des plateaux bamiléké du Cameroun, mais colonisation qui permet parfois au vivrier de prendre sa revanche, quand celui-ci dans une région péri-urbaine tend à se commercialiser de plus en plus, comme l'atteste l'exemple apporté par la campagne bété de Côte d'Ivoire.

Un autre trait commun à ces milieux nouveaux et qui apparaît comme l'un des thèmes dominants de ces articles, ce sont les relations particulières qu'ils instituent entre anciens occupants et nouveaux migrants : relations encore lointaines et non créatrices de véritable réseau chez les Serer du Sénégal, encore au large sur leurs terres, et aussi dans une certaine mesure dans la zone nord du Sud-Ouest de la Côte d'Ivoire, rapports beaucoup plus compétitifs et qui risquent d'être conflictuels en pays gban ou bété, dans cette même partie de la Côte d'Ivoire, ou même chez les Guiziga du Cameroun du Nord. Spontanément ou avec l'aide des sociétés d'intervention, l'allochtone — présenté parfois comme pionnier, avec toute la connotation civique et mobilisatrice que ce terme recouvre — l'emporte sur l'autochtone, jugé comme moins dynamique ou moins ouvert au progrès technique. Car toute opération de colonisation, en particulier lorsqu'elle est « dirigée » ou « planifiée » implique l'adoption de techniques nouvelles, venant bouleverser les « faire-valoir » traditionnels, comme l'illustrent, à la différence des autres, les trois études de cas des Serer du Sénégal, se pliant à de nouveaux systèmes de production, des riziculteurs du pays bété, passant des techniques « pluviales » aux techniques « irriguées », enfin des colons de l'opération *Yabassi-Bafang*.

Car il se trouve que ce sont ces trois exemples — mis à part le scénario stimulant imaginé par B. DELPECH venant répondre aux aspirations des jeunes Camerounais de la Lékié — qui correspondent à des formes de colonisation « directes » faisant intervenir des sociétés d'encadrement. Tous les autres en revanche décrivent et analysent les conséquences de mouvements spontanés, se déployant sinon en dehors, du moins relativement loin du contrôle de l'État. C'est sans doute au Sénégal où la « directivité » apparaît comme la plus intense et où l'opération prend tous les caractères de la colonisation « planifiée », pour reprendre les termes de la classification de J. P. RAISON. Mais c'est là aussi sans doute qu'intervient avec le plus de force la volonté d'un changement technique, même si le colon n'obéit pas toujours avec scrupule aux normes de production souvent étroites, telles qu'elles sont définies par la société d'encadrement.

Une des interrogations majeures qui ne peut malheureusement pas trouver encore de réponse définitive, faute de recul suffisant dans le temps, concerne l'avenir de ces milieux nouveaux, nés de la spontanéité paysanne

ou de la rationalité étatique. Autrement dit, qu'en est-il des chances d'enracinement de ce paysannat ? Une lecture attentive des travaux des chercheurs laisse transparaître deux psychologies de migrants : les uns, habités par le souci de développer leur milieu et dont la vocation reste essentiellement rurale et même agricole, d'autres, peut-être, plus instables, pour qui la colonisation ne constituerait qu'une entreprise temporaire, suffisamment lucrative ou espérée comme telle, pour permettre la réalisation de projets nouveaux, éventuellement en dehors de tout contexte agricole. Le cas Yabassi-Bafang au Cameroun est tout à fait révélateur à cet égard, par la composition même d'un colonat dont le passé n'est pas strictement lié à la culture et la conception souvent plus spéculative que paysanne. De même, et malgré les déclarations très positives de leur volonté de se maintenir sur leurs Terres-Neuves, il n'est pas sûr que les Serer de la première vague vieilliront ensemble dans leur nouveau pays. Car dans les deux cas, Serer comme Bamiléké sont l'exemple même de populations déjà fort rodées à la mobilité, et habituées à voir dans toute installation nouvelle un des éléments d'un réseau migratoire plus complexe, où campagne et villes ne s'excluent jamais.

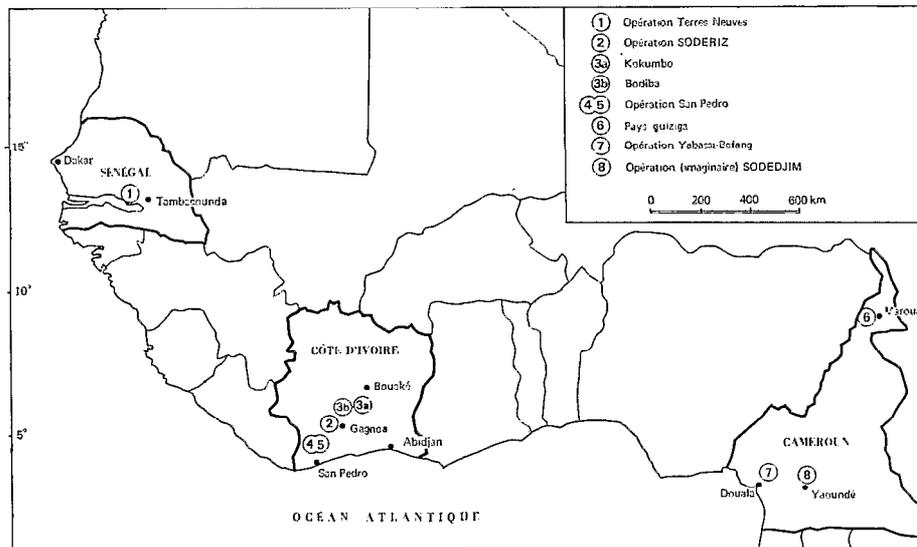


Fig. 1. — Localisation des nouveaux milieux sociaux étudiés.

Bien d'autres questions encore solliciteraient l'entreprise comparative, en particulier celle relative à l'unité d'exploitation, à sa nature, au rôle qu'y joue le salariat et à la place qu'y tiennent femmes et cadets dans l'économie.

Unité bien réduite en Côte d'Ivoire, comme l'atteste l'article de J.-P. CHAUVÉAU, elle semble moins limitée au Cameroun, du moins dans certaines régions où la famille polygynique donne l'exemple à la fois d'équilibre et d'intégration dans l'exploitation des terres vivrières et de plantation, plus vaste enfin au Sénégal même quand les dépendants sont plus ou moins apparentés.

Rôle nouveau de la femme, traditionnellement « auxiliaire » agricole dans les pays de savane, productrice de « vivriers » dans ceux de forêt, où l'homme s'impose comme planteur ?

Autant de réponses encore difficiles à formuler.

Quant aux relations nouvelles au sein de ces communautés souvent artificielles, elles sont encore peu différenciées, car on est en présence, comme le note A. SCHWARTZ, non pas d'un nouveau milieu social, mais de plusieurs, qui finiront peut-être, avec le temps, à s'organiser.

En revanche, comme le souligne l'article de P. TRINCAZ et le suggère celui de J.-C. BARBIER, compte tenu de ce que l'on connaît grâce à lui de la personnalité du Camerounais de l'Ouest, les relations avec le milieu traditionnel restent d'autant plus fortes, que ce dernier est plus fortement dépendant pour sa survie de la production des nouveaux ensembles agricoles. La solidarité serer constitue à cet égard l'exemple le plus typique et le plus méritoire.

Il reste que ces communautés nouvelles, nées de la mobilité démographique, affectées souvent par le changement technique et la valorisation économique, ont commencé à être des foyers de différenciation sociale, où s'affirme de plus en plus l'inégalité, rançon au moins temporaire de toute croissance. Inégalité d'abord dans l'accès à la terre, inégalité ensuite dans les rapports de la production, où l'apparition d'un salariat et la persistance de différentes formes de métayage permettent de voir se constituer de véritables rentes de situation, venant changer parfois les comportements les plus traditionnellement égalitaires.

Toutes ces questions, brièvement évoquées, sont celles avec quelques autres que se sont posés les chercheurs-sociologues de l'O.R.S.T.O.M. dans ce numéro spécial des Cahiers, comme dans l'ensemble des travaux publiés à la suite du Colloque d'Abidjan en 1972 orientant les nouveaux programmes de recherche sur la « création des nouveaux milieux sociaux ».

Manuscrit reçu au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M., le 4 avril 1979.

Foreword

Jacques LOMBARD

Président du Comité Technique de Sociologie O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75008 Paris

There are two types of rural development schemes : those aimed at improving production methods within the limited traditional framework of the village land ; and those affecting a whole group of inhabitants through the demographic, economic and social changes they bring about. The latter, which comprise the new colonisation schemes, generate mobility through both population transfer and social differentiation. They do not simply modify a given group, but create completely new social milieux, which are much richer from a sociological study point of view. The following 8 articles concern new colonization schemes, which depend partly or almost entirely on population transfer to areas of low population density. Although applied to very diverse areas—from the fragile savanna-land to the so far relatively untouched forest-land—these operations have in common the fact that they are designed to promote commercial agriculture (as A. SCHWARTZ stresses in his presentation) while trying to strike some sort of balance with subsistence farming. In reality, this new colonization often gives priority to the speculative type of cultivation, such as ground-nuts in the New Lands of Senegal or cocoa plantation on the slopes of the bamileke plateaux in Cameroun, but subsistence farming does sometimes gain too : for instance, in peri-urban areas, when it becomes increasingly commercial, as is the case for the Bete in Ivory Coast.

Another factor common to all these new milieux, and one of the main themes of our articles, is the particular type of relationship which appears between autochthonous occupants and new migrants : a relationship which may still be relatively distant, without any real contact network, as for example the Serer in Senegal, where space is still plentiful, and to a certain extent the northern zone of S.W. Ivory Coast ; or of a much more competitive type, engendering conflict, as for example in gban or bete country in this same Ivory Coast area, or the Guiziqa in northern Cameroons. Spontaneously or with outside assistance in the form of development companies, the allochthones—sometimes presented as pioneers, with all the civic, mobilizing overtones this term implies—are gaining ground over the autochthones, who are considered less dynamic and open to technical progress. It is true that every colonization scheme, in particular when “guided” or “planified”, implies adopting new techniques which upset the traditional methods of cultivation. This is illustrated by 3 of the case studies : the Serer in Senegal, conforming to new production methods, the rice cultivators in bete country, changing over from “rainfall” to “irrigation” techniques, and the colonists of the Yabassi-Bafang scheme.

These 3 examples—along with the stimulating scenario imagined by B. DELPECH studying the aspirations of young farmers in Lekie, Cameroons—correspond to “guided” types of colonization involving outside assistance in the form of development companies. All the other cases describe and analyse the consequences of spontaneous movement taking place without any State intervention, or at least only of a remote type. It is in Senegal that this “guidance” is most intensive and that the operation takes on all the characteristics of “planified” colonization, to adopt the terms used by J.-P. RAISON ; it is also there that we meet with the strongest will for technical change, even if the colonists do not always strictly apply the production norms defined—often very narrowly—by the development company.

One of the major questions concerning these new milieux—whether born of peasant spontaneity or State rationality—which it is too early to answer yet, is: what are the chances of this type of peasantry taking firm root? If we read attentively all that has been written on these migrants, we can discern two different attitudes: firstly, migrants who are eager to develop their milieu in an essentially rural and agricultural perspective; and secondly, those—less stable perhaps—for whom colonization only represents a temporary stage, hopefully profitable enough, leading to new projects which would not necessarily fit into an agricultural context. The Yabassi-Bafang scheme in Cameroons reflects this latter attitude: the settlement is composed of migrants who are not traditionally bound to cultivation, who are more speculators than peasants. Similarly, the first wave of Serer migrants, although they have announced their firm intention of staying in the New Lands, may not necessarily live all their lives in this new country. For both Serer and Bamileke are populations which have a long history of mobility behind them; they tend to see any new settlement as an element of a migratory network of greater complexity.

Many other questions call for comparative study, in particular concerning the type of farming units and the role of wage-earners, women and younger children in their economy.

This unit is, as J.-P. CHAUVEAU observes, very small in Ivory Coast, less so in Cameroons, at least in certain regions where the polygynic family gives an example of balanced, integrated cultivation of subsistence and plantation crops, and larger still in Senegal, even when the dependents are more or less related.

And what about the new role played by woman, this traditional savanna-land farm help and forest-land subsistence producer, when man becomes a planter?

All these questions are as yet difficult to answer.

As for the new types of relationship within these often artificial communities, they are little differentiated as yet, for, as A. SCHWARTZ observes, we are faced with not one, but several, new social milieux, which may become organized with time.

Yet as P. TRINCAZ stresses and J.-C. BARBIER suggests in his study on western Cameroons, relations with the traditional milieu remain strongest when this milieu depends to a large extent on new agricultural production for its survival. Serer solidarity is a typical and praiseworthy example of this situation.

The fact remains that these new communities, which stem from population mobility and are often affected by technical change and economic progress, are starting to become beds of social differentiation. Inequality—the ransom, if only temporary, of all growth—is asserting itself: first of all, in access to land; then in production relations, as the introduction of wage-earning and the persistence of different types of tenant farming leads to various kinds of situation monopoly, which may modify even traditionally highly egalitarian behaviour.

All the questions briefly mentioned here are amongst those dealt with by O.R.S.T.O.M.'s sociologists in this special issue, and more generally in the papers published since the Abidjan Colloquium in 1972 which turned new research programmes towards the theme of "creation of new social milieux".